

### Une institutrice en Lozère au début du 20<sup>e</sup> siècle

Marie Rose Honorine BEYS naît aux Faux, commune de St-Alban-sur-Limagnole (Lozère), de Joseph BEYS, instituteur public, et de Marie Agnès Mélanie TUFFERY. C'est l'aînée des enfants de ce couple.

Honorine fait une partie de ses études au Cours Complémentaire de Mende puis à l'Ecole Primaire Supérieure d'Aubenas (Ardèche). Comme elle est conservatrice nous connaissons ses diplômes avec les dates et les lieux d'obtention.

| Date       | Lieu        | Diplôme                                                              | Age    |
|------------|-------------|----------------------------------------------------------------------|--------|
| 25/06/1894 | Saint-Amans | Certificat d'Etudes Primaires                                        | 12 ans |
| 2/10/1899  | Mende       | Brevet de Capacité pour l'Enseignement Primaire (Brevet Elémentaire) | 17 ans |
| 15/10/1901 | Mende       | Certificat d'Etudes Primaires Supérieures                            | 19 ans |
| 26/11/1911 | Mende       | Certificat d'Aptitude Pédagogique                                    | 29 ans |

Honorine fait ses débuts d'enseignante d'octobre 1902 à juillet 1903 au Cours Secondaire de jeunes filles de Blois, dans l'enseignement privé. Ayant sollicité un poste en Lozère, une lettre de son père appuyant sa demande, elle commence sa carrière d'institutrice publique comme auxiliaire à La-Peyre, commune de Saint-Frézal-d'Albruges (Lozère).<sup>1</sup>

Elle change très souvent de poste. N'étant pas titulaire c'est la précarité des affectations temporaires. Elle connaît pendant presque dix ans des mutations dans les hameaux reculés de la Lozère. Huguette Céline sa petite-fille endurera, soixante ans plus tard, le sort des institutrices de ces mêmes petites écoles dans les petits villages de Margeride. En général une dizaine de maison sans un seul commerce se perdent au bout d'une *route blanche* qui ne mène nulle part. *Sol parsemé de larges bouses de vaches, silence lourd coupé du crissement du gravier sous les roues d'un char, sous les pas des vaches lentes, calme haché parfois par les voix patoises aiguës des femmes, par celles ronflantes des hommes*<sup>2</sup>. Heureusement Honorine parle patois, bien sûr elle ne doit pas l'utiliser, surtout en classe, mais c'est indispensable pour vivre dans ces endroits isolés.

Une pièce au-dessus de l'école avec le feu à l'âtre, dans le début du siècle, tel se présente le logement type des instituteurs et des institutrices. Les petits poêles bas en fonte brute ne viendront, peut-être, qu'après la guerre. Les cuisinières apparaissent vers les années 1925. Honorine est habituée au *confort* de cette époque. Bien que la famille de Joseph Beys s'habille bourgeoisement et que les enfants soient tous parfaitement instruits, la vie et les comportements sont séculaires. Le modernisme agricole viendra avec la Guerre 14-18, le confort avec la Deuxième Guerre.

Honorine sait cuisiner à l'âtre, Agnès le lui apprend tôt, c'est le privilège des aînées. Elle se procure le maximum de produits à la ferme voisine : beaucoup de lait et de fromage, des légumes et sans doute son pain deux fois par mois. La viande est presque inexistante dans

---

<sup>1</sup> Dossier institutrice, 1T1279, AD Lozère.

<sup>2</sup> *Institutrice de village*, Huguette BASTIDE, éd. Mercure De France 1969, p. 44.

les repas, sauf le cochon. La base de l'alimentation reste, et pour longtemps encore, la soupe. *Une nouvelle maîtresse c'est toujours drôle*. Alors à la ferme *on l'examine en clignant un peu les paupières, en faisant semblant de ne pas la regarder; pas d'hostilité, un peu de méfiance bien naturelle*<sup>3</sup>. L'hiver rend la vie dure, les premières neiges en novembre annoncent les longues périodes d'isolement. Le temps passe lentement, meublé par la classe à la quinzaine d'enfants de tous âges, les préparations, les travaux ménagers et de couture, la cuisine, la lecture, le courrier.

Deux fois par an Honorine se rend à Mende aux réunions pédagogiques. C'est l'occasion d'avoir des conversations professionnelles et surtout de rencontrer d'autres collègues. Elle y fait la connaissance d'Augustin ASTRUC<sup>4</sup>. Il est mince, le visage fin, brun avec une belle moustache noire. Mais ce qui séduit le plus Honorine c'est sa curiosité et son intelligence remarquable. Ils se marient à Brenoux le 27 avril 1905. Léopold et Raymond naissent de leur union.

Honorine obtient son CAP le 26 novembre 1911 à 29 ans. Augustin écrivant dans le Cher à son beau-frère Joseph<sup>5</sup>, en mars 1911, lui laisse entendre l'imminence de ce qu'il appelle la régularisation de leur situation. Du coup ils projettent de se rencontrer pour les vacances d'été à Combechaux et à Saint-Saturnin<sup>6</sup>. *Le petit René*<sup>7</sup> est né depuis août 1910, Honorine et Augustin n'ont pas encore vu le bébé.

En 1912 Honorine devient l'institutrice de Montgros, commune de Nasbinals. Elle y enseigne pendant 8 ans.

Le 1er octobre 1920 Honorine est nommée à Saint-Chély-d'Apcher. Elle y reste jusqu'à la retraite qui lui est imposée. En effet elle y a droit depuis le 18 novembre 1937, mais elle désire prolonger jusqu'à la fin de l'année scolaire. Etant malade elle demande le 29 avril 1938 un congé qui lui est refusé. Elle est mise d'office à la retraite à compter du 1er mai 1938. Honorine est veuve depuis déjà 9 ans.

A Saint-Chély Honorine habite dans une maison 14 bis avenue de République. Elle y décède le 16 mai 1976. Léopold son fils fait la déclaration de décès en mairie. Elle avait un peu plus de 94 ans.

Honorine épouse en 1905 Jean Pierre Augustin ASTRUC. Honorine et Augustin sont instituteurs publics en 1914, à Montgros (commune de Nasbinals – Lozère)

La famille ASTRUC :  
Augustin, Honorine, Raymond et Léo



<sup>3</sup> Op. cit. Huguette BASTIDE, p. 54 & 55.

<sup>4</sup> Jean Pierre Augustin ASTRUC (1882-1829).

<sup>5</sup> Onésippe Zéphirin Joseph BEYS, époux de Clémentine CHAGNON.

<sup>6</sup> Département du Cher.

<sup>7</sup> René BEYS, fils de Joseph BEYS (frère d'Honorine) et Clémentine CHAGNON.

## **A**ugustin ASTRUC dans la Grande guerre

La guerre venue, Augustin, ayant déjà fait 1 an de service militaire est remobilisé au 342<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie<sup>8</sup>. Raymond et Léopold sont déjà nés, ce n'est pas suffisant pour rester<sup>9</sup>. Chaque jour il écrit à Honorine une lettre, ponctuellement, même au plus fort des combats. Honorine gardera précieusement toutes ces lettres, plus de 1400.<sup>10</sup>

5 septembre 1914, Joseph BEYS son beau-père étant décédé depuis 3 jours, Honorine exerçant à Montgros, Augustin est incorporé. Il se trouve à Mende et, pour le moment, il a la chance de manger et coucher chez sa belle-mère, Marie Agnès TUFFERY. Ce qui l'ennuie *quelque peu c'est d'être obligé de se lever à cinq heures chaque matin pour aller à la caserne faire rien du tout.*<sup>11</sup>

Il a été assez gravement malade d'hémoptisie<sup>12</sup> et semble à peine guéri. Il espère se faire exempter, ou à défaut être versé dans l'armée auxiliaire, alors tous les jours il va à la visite médicale. Le matin du 6 septembre un interne auxiliaire l'ausculte puis lui dit « *tu sais tu n'a rien de ce côté. Vas te faire passer un peu de teinture d'iode mais tu sais tu n'en as pas bien besoin* ». Il décide alors d'aller le lendemain à l'exercice et si il ne peut pas marcher il retournera alors à la visite.<sup>13</sup>

Le 30 septembre, après un voyage l'ayant fait passer par Saint-Sauveur<sup>14</sup>, le voila de retour à Mende. Le voyage semble avoir été bien long et entrecoupé de haltes et de rencontres amicales. Sa valise pèse lourd. Le lendemain il écrit à Honorine « *à Mende Sylvain m'attendait à la gare. J'ai bu un peu de bouillon et au lit car je commençais à avoir sommeil. J'ai bien dormi et les punaises, bien que je fus dans le cabinet de Louise, ne m'ont point trop dérangé. Je me suis levé à 9 h après avoir déjeuné au lit pour conserver encore l'habitude. Jusqu'à midi j'ai flâné et regardé du haut du balcon. Plus tard dans l'après-midi il va se faire porter rentrant à la caserne. Ensuite il recherche sa compagnie en face de l'hôtel de France (ancien Séminaire). Après avoir vu le capitaine qui a l'air gentil on l'a frusqué*<sup>15</sup>. Mais la Cie n'est pas riche et ses effets ne sont point de luxe. Certains vêtements ayant besoin de réparations il les laisse au tailleur.<sup>16</sup>

Honorine dans de longues lettres s'inquiète de la santé de son mari. Voici ce qu'il lui répond pour la rassurer. *Je me soigne comme tu le désires. Je déjeune avec du café au lait. Entre 6 h et 11 h je mange un bâton de chocolat. A 11 h une côtelette ou autre viande et ce que la maman*<sup>17</sup> *prépare toujours, à 6 heures le souper (même chose). Tu vois je mange et je bois bien. Je n'ai pas froid, je m'habille suffisamment et ne m'ennuie plus depuis que tu me l'as défendu.*<sup>18</sup>

---

<sup>8</sup> Le 342<sup>e</sup> est le régiment de réserve du 142<sup>e</sup>.

<sup>9</sup> En 1915 les hommes de plus de 45 ans pères de 5 enfants au moins seront démobilisés.

<sup>10</sup> Noter que pour faciliter la lecture des larges extraits transcrits, nous avons revu ajouté de la ponctuation et des paragraphes.

<sup>11</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, Mende le 05/09/1914.

<sup>12</sup> *Hémoptysie* : crachement de sang, l'hémoptysie accompagne souvent la tuberculose pulmonaire. (Le Petit Larousse)

<sup>13</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 06/09.

<sup>14</sup> Saint-Sauveur-de-Peyre.

<sup>15</sup> *Frusqué* : habillé.

<sup>16</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 01/10/1914.

<sup>17</sup> Il s'agit de la mère d'Honorine.

<sup>18</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, sans date.

Les jours passent, les réservistes sont laissés inactifs, à part les nombreuses corvées. Il n'y a quasiment pas d'entraînements et d'exercices. Augustin fréquente toujours la consultation sans beaucoup d'espoir car un matin le Major termine son examen en disant « *mais vous n'avez pas la figure d'un malade* ». Alors sa belle-mère fait une intervention auprès de Mr BESSIERE, sans doute le médecin de la famille. « *Dites à votre gendre de venir demain à la visite. Je ferais tout ce que je pourrais* ».

Le soir du 9 octobre le capitaine rassemble ses hommes *pour se rendre compte de ceux qui seraient susceptibles de partir au premier appel. Il (...) fait plusieurs groupes*, Augustin appartient au premier. Faisant remarquer à l'officier qu'il n'y voit pas, celui-ci répond « *vous tirerez dans la masse* ». Augustin obtenant tout de même d'aller à la visite pour se faire donner des verres.<sup>19</sup>

Le 10 octobre au matin Augustin se présente pour se faire examiner. A peine en face du docteur il se retrouve à la pesée et il a *le malheur de faire trop lever la balance*. Mr BESSIERE lui dit sans plus d'examen « *vous êtes solide vous pouvez partir au prochain départ* ». Et voilà, dit-il, *sans me faire déshabiller, sans m'ausculter sans me demander, ni écouter la moindre explication, voilà comment on passe la visite à la caserne*.<sup>20</sup> Il pense partir en même temps que son beau-frère, François BEYS, qui est incorporé au 142<sup>e</sup>.

Pendant ce temps la vie courante change. A Mende *pas moyen d'en trouver un litre* (de pétrole). *On brûle des bougies*<sup>21</sup>. *Le vin ne se vend pas. Il vaut 17 fr. rendu à Mende et les marchands le vendent 22 à 25 fr.*<sup>22</sup> Le sucre s'achète 22 sous.<sup>23</sup> Les fournitures scolaires telles que *crayons, plumes sont plus chères que d'habitude, c'est que le papier ne circule pas et les marchands sont dépourvus*.<sup>24</sup> Malgré la hausse des prix, les élèves d'Honorine ont des besoins que son mari est chargé de satisfaire au mieux.

Augustin achète pour ses deux fils des cadeaux, sans doute pour faire oublier un peu son absence. Léo reçoit dans un colis un cinéma qui peut aussi faire lanterne magique. Et le père d'ajouter dans sa lettre : « *Voilà, seras-tu content Léopold ? J'espère bien que tu ne vas pas le démolir ce coup ci. Gare si c'est cassé quand j'arriverai* ». Raymond préfère un *fusil un vrai fusil avec amorces. Voici comment on s'en sert. Il faut tirer la culasse jusqu'à la fin, on met une amorce sur le petit piton que l'on voit au commencement du canon. On ferme la culasse et on tourne à droite la poignée de la culasse. De cette façon la tige qui fait partir l'amorce reste à l'arrière, elle tombe brusquement quand on presse la gâchette et fait partir le coup. (...) C'est un fusil de soldat comme le mien*, écrit Augustin.<sup>25</sup>

Augustin passe de plus en plus de temps à la caserne. Il semble se faire à l'idée de partir. Parfois il monte la garde comme dans la nuit du 14 au 15 octobre où il est de faction à la mairie de Mende.

Les jours s'écoulent et l'inquiétude grandit à Montgros et Honorine éprouve des malaises au point de consulter son médecin. Pendant ce temps Léopold joue bien avec son cinéma et son frère Raymond paraît pacifique, malgré son fusil, car il n'ose pas tirer et faire claquer ses amorces<sup>26</sup>. Le 8 novembre Augustin est heureux d'écrire : *J'ai une nouvelle à t'annoncer*

---

<sup>19</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 10/10.

<sup>20</sup> Op. cit. le 10/10

<sup>21</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 04/10.

<sup>22</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 11/10.

<sup>23</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 26/10

<sup>24</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 12/10.

<sup>25</sup> Op. cit. le 12/10.

<sup>26</sup> Lettre à Raymond du 17/10.

*c'est qu'Emilie nous a fait cadeau d'une petite nièce<sup>27</sup> la nuit dernière. Tout s'est bien passé et pour employer l'expression classique je dois dire que : « la mère et l'enfant se portent bien ».*

Le 12 novembre après-midi le facteur, ou un gamin, apporte à Honorine le télégramme n° 745, origine Mende, reçu à Nasbinals à 13h20 :

*Augustin parti onze heures baisers  
Sylvain.*

Heureusement que pour le dimanche de Toussaint Augustin avait poussé Honorine à prendre deux jours de congé, vendredi et samedi, ce qui avec le jeudi sans école avait fait quatre jours à passer réunis à Mende.

Malgré tout l'intérêt que représente la correspondance d'Augustin ASTRUC, nous n'allons pas raconter ici toutes ses campagnes, alors faisons un saut dans le temps.

Au début du mois de mars 1915 le journal *l'Illustration* parle de la bataille de la Marne. Les communiqués officiels paraissent signaler simplement des luttes pour la possession de tranchées et la conquête de boqueteaux de pins. Mais lorsque l'on considère le nombre de trophées recueillis, celui des prisonniers et des morts ennemis, la conviction s'impose qu'il se livre sur une longue ligne comprise entre le cours moyen de la Suippe et le débouché d'une autre petite rivière, la Tourbe, dans la vallée de l'Aisne, une série de combat dont l'ensemble constitue une véritable bataille plus meurtrière pour l'adversaire que pour nous. Alors que nous abordons les retranchements et les ouvrages ennemis, après une préparation puissante par l'artillerie désorganisant les réseaux de fil de fer, anéantissant les défenseurs, les Allemands procèdent à des contre-attaques par masses, offrant à notre feu un objectif tel que les pertes de nos assaillants sont énormes ; son élan est bientôt rompu.

*La ligne de combats paraît étendue depuis Auberive-sur-Suippe, village situé à quelques kilomètres au sud du chemin de fer de Bazancourt par Challerange et Appremont, par lequel l'ennemi peut rapidement porter renforts et munitions sur tout le front jusqu'aux hauteurs de Beauséjour, voisine de l'Argonne. Les villages de Perthe-lès-Hurlus et de Mesnil-lès-Hurlus la ferme de Beauséjour servant de repères pour comprendre ces opérations. Notre avance continue se manifeste au Nord dans la direction de la menue rivière de Dormoise dont le nom s'étend au petit pays de Dormois.*

*Chaque jour a vu son engagement. L'artillerie, l'infanterie, les avions ont été employés. Ceux-ci ont effectué des opérations heureuses au-dessus des voies ferrées.<sup>28</sup>*

Le 15 mars Augustin ASTRUC se trouve à *Hlnnv Yrlmmv Nzimv Zithmmv*<sup>29</sup>. Il écrit : *nous nous sommes considérablement rapprochés de la ligne ennemie, mais les boches sont encore à une vingtaine de kilomètres. Donc je ne risque rien. D'ailleurs je ne sais pas si nous allons servir beaucoup car dans nos compagnies il y a plus de la moitié de territoriaux et à cause de cela vous devons rester derrière, le général ne compte pas sur nous. Ces jours-ci le bombardement est très violent, on entend au loin les coups sans interruption. Il*

---

<sup>27</sup> Il s'agit de Jeanne CAUQUE.

<sup>28</sup> *L'Illustration*, 31<sup>e</sup> semaine de guerre – 26 février au 4 mars 1915.

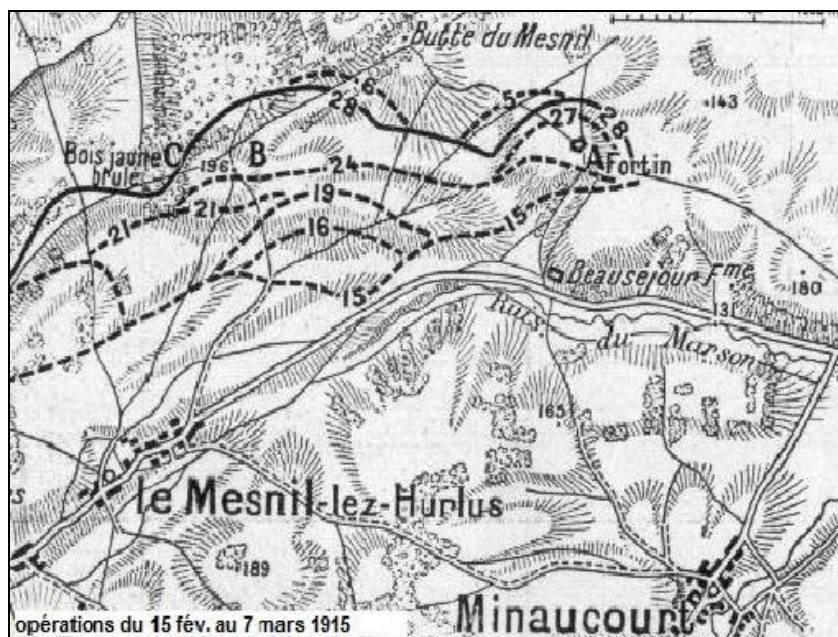
<sup>29</sup> *Somme Bionne Marne Argonne* (c'est au Nord du moulin de Valmy). La censure interdisant de donner des indications sur l'endroit où les soldats se trouvent, Augustin utilise un code simple en fin de lettre pour informer Honorine.

*paraît que c'est effroyable. Les boches reculent. Je suis sans nouvelles de François et je crois que le 142 est en première ligne*<sup>30</sup>.

Sa lettre se termine ainsi : *Je t'embrasse bien affectueusement. Ton petit homme. Augustin. P.S. Tu m'enverras un peu plus de saucisse. J'ai reçu les pommes, le chocolat et le sucre d'orge. J'ai du chocolat pour attendre.*

L'ennemi, pour résister à la poussée des armées françaises, a envoyé des troupes d'élite, notamment deux régiments de la Garde prussienne.<sup>31</sup> Le sol crayeux ayant permis aux Allemands de creuser des tranchées, de véritables souterrains, à l'abri des plus lourds projectiles, les ennemis ne sont exposés que dans les ouvrages de première ligne.<sup>32</sup>

Carte du secteur de la ferme de Beauséjour.<sup>33</sup>



Le 17 Augustin est à Beauséjour<sup>34</sup>, un lieu qui restera hélas célèbre dans l'histoire de cette terrible guerre. Il y décrit, pour Honorine, une partie de l'horreur qu'il vit avec ses compagnons. *Nous nous sommes considérablement rapprochés des lignes ennemies et nous occupons maintenant un secteur très dangereux.*

*En Belgique c'était parfois dur mais souvent aussi nous étions tranquilles. Depuis le 2 février nous avons fatigué en marches mais nous étions à l'abri du danger. Aussi il nous semblait avoir fini avec les boches. Hélas, c'est maintenant que nous commençons. Il ne se passe pas de jour sans qu'il y ait une attaque de part et d'autre. L'ennemi occupe une crête d'où il faut les déloger, les régiments attaquent à tour de rôle et chacun fait son devoir. Quelques mètres seulement à conquérir et le sommet est à nous. Si nous y arrivons, l'ennemi est en complète déroute. Tu vois donc l'intérêt qu'il y a à aller de l'avant. Mais pour gagner une tranchée que de mal. Le canon tonne sans discontinuer et la montagne est bouleversée par les obus. Au moment des attaques les mitrailleuses et les fusils font rage et si beaucoup de nos soldats sortent sains et sauf de cette affaire, beaucoup aussi sont atteints. Heureusement le nombre de morts est beaucoup plus restreint que celui des blessés. Mais la mort est aveugle et frappe au hasard.*

<sup>30</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 15/03/1915.

<sup>31</sup> L'Illustration, 32<sup>e</sup> semaine de guerre – 5 au 11 mars 1915.

<sup>32</sup> L'Illustration, 33<sup>e</sup> semaine de guerre – 12 au 18 mars 1915.

<sup>33</sup> Opération de Janvier à Mai 1915, <http://www.chtimiste.com/batailles1418/1915champagne.htm> .

<sup>34</sup> Codage d'Augustin : Yvzfhwqlfi.

*Plus de 10.000 malheureux jonchent le champ de bataille. (Allemands ou Français). Pourtant si l'on songe que c'est là le travail d'un mois et que les troupes en présence doivent faire un total de plus de 800 000. Cela fait une moyenne journalière relativement minime. Aussi je le répète encore du courage toujours et malgré tout. J'espère vous voir bientôt. Mais s'il m'arrivait quelques choses je m'en voudrais de ne pas avoir dit ce qu'il en est de la situation exacte. Voilà pourquoi je te parle ainsi. D'ailleurs notre régiment n'attaquera pas et si ce soir, ou demain, on s'empare de la crête il est certain qu'après, tout changera de phase. Le 142 est aux tranchées. Il me tarde de rencontrer François. Il me tarde aussi de savoir ce qu'est devenu Auguste.<sup>35</sup>*

Il en faut du courage et du sang froid pour rassurer sa femme avec ce discours sur les statistiques et aussi pour lui donner tous ces détails. Honorine doit en avoir tout autant de courage et de raison pour supporter l'angoisse et le travail quotidien, comme beaucoup de femmes de soldat. Il est évident que leur correspondance assidue les aide considérablement dans cette épreuve.

Soldat dans une tranchée à la ferme de Beauséjour.<sup>36</sup>



Régulièrement il relate dans des lettres adressées à ses élèves ce qui se passe autour de lui. Il n'y oublie jamais son devoir d'instituteur de la République. Le 17 mars il termine, une lettre à leur intention, de la façon suivante. *Les soldats de toutes les régions chassent l'envahisseur. Mais il en coûte mes amis. Quelque jour l'histoire nous dira le nombre de ceux qui ont donné leur vie à la Patrie, de ceux qui ont laissé leurs membres ou leur santé sur les champs de bataille et nous chanterons leurs louanges et la postérité sera fière d'eux. Mais en attendant je vous invite mes enfants à saluer la mémoire de ceux qui sont tombés aux champs d'honneur, à admirer les héros de nos divers régiments et oubliant pour*

*l'instant nos peines, nos misères et nos deuils, à redire avec votre maître : Vive la France.<sup>37</sup>*

Augustin reste jusqu'au 2 avril dans les tranchées crayeuses proches du front. François lui est en première ligne à moins de 100 mètres. *Depuis plusieurs jours une détonation n'attend pas l'autre et des deux cotés c'est un vrai déluge de mitraille.<sup>38</sup>*

Le mari d'Honorine passe une fois encore sain et sauf à travers cette boucherie. La famille n'en sortira pas indemne.

Après encore bien des combats, des peurs, des peines, des petites joies éphémères dues à la camaraderie, retrouvons Augustin le 21 janvier 1917. Il confie à *Ninou*<sup>39</sup>, qui va trembler

<sup>35</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 17/03. Noter que le *Auguste* cité ici est Auguste Jean Baptiste CAUQUE le mari d'Emilie BEYS.

<sup>36</sup> [http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/1GM\\_CA/villages\\_detruits/beausejour.htm](http://www.crdp-reims.fr/memoire/lieux/1GM_CA/villages_detruits/beausejour.htm) .

<sup>37</sup> Lettre d'Augustin à ses élèves, le 17/03/1915.

<sup>38</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 20/03/1915.

<sup>39</sup> Honorine.

pour lui, nous quittons nos abris ce soir et nous montons en ligne. Il paraît qu'il n'y fait pas bon. Non pas que le danger soit bien grand car on tire très peu, mais à cause du froid.<sup>40</sup>

Notre promenade d'hier fut peu agréable. Partis à la tombée de la nuit nous nous sommes « promenés » jusqu'à 8 heures. Le temps était froid, il gelait fort, la route glissait mais enfin sur la route cela allait encore. Mais nous ne l'avons pas suivi longtemps. Nous avons pris à travers champs. Nous suivions la trace quand il y en avait, quand cette trace n'existait plus nous passions dans la neige, à travers les flaques d'eau glacées. Quelquefois la glace crevait et le soulier prenait un bain. Aux endroits où la neige avait fondu dans la journée il s'était formé une couche de verglas glissante comme du verre. A chaque instant quelqu'autre faisait la pirouette. Tinou, vas-tu penser, ne devais pas en être exempt. Eh bien je me suis assez bien tiré de ma route. Grâce à ma canne Tinou n'a dégringolé qu'une fois, mais il a failli y aller cent fois. Heureusement j'ai l'habitude des chemins mauvais et de la neige. Il me semblait traverser les plaines de Malbouzon. Mais quelle différence avec nos régions. Autrefois j'avais peiné quelque fois sur nos montagnes.

Je me rappelle mon voyage de Malpertus au Py le jour que Mr Bréchet m'avait porté d'Aumont. Et ce jour-là j'allais vers ma maison où je savais trouver un asile chaud et sûr, j'allais vers ma Petite aimée qui m'attendait avec impatience et ces heureuses perspectives me faisaient oublier mes peines. Mais ici, où allons-nous, vers qui allons-nous ? Nous partons en plein hiver à n'importe quel moment, qu'il fasse chaud ou qu'il gèle, nous allons sans nous rendre compte du chemin au gré du guide qui, souvent hésite, revient, cherche, on monte, on descend, on se mouille, on glisse, on touche, on s'accroche aux fils de fer, on trébuche avec des débris de toutes sortes, on court par instant et sous le poids qu'on traîne les gouttes de sueurs ruissellent, puis on s'arrête, on attend, on sent le froid, on tremble.

De temps à autre quelqu'un dit : « Mais nous n'arriverons donc pas ». Non il reste encore 1 km. On marche, la fatigue gagne, le temps paraît long on se figure enfin que ce km est parcouru, on interroge, il reste encore 500 m. Et l'on croyait avoir fini ! Par instant le sifflement d'un obus nous rappelle à la réalité et l'on avance vers d'autres obus, vers d'autres dangers, vers la mort peut-être ou la blessure. Pourquoi sommes-nous aussi dociles ? Voilà notre promenade d'hier, voilà ce que souvent sont nos promenades. (...)

Nous sommes sur une côte dont les communiqués ont souvent parlé.<sup>41</sup>

**304 vue du Mort Homme** 2 sept 1917 (plume et lavis ; 30x20 cm)<sup>42</sup> par Adrien OUVRIER (1890-1942)



<sup>40</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 21/01/1917.

<sup>41</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 22/01. Il s'agit de la Côte 304.

<sup>42</sup> <http://www.vienne-patrimoine.com/adrien.ouvrier/soldat.html> .

Ces quelques lignes, bien qu'elles soient émaillées d'humour et pleines de pudeur, nous permettent d'imaginer la dureté, le calvaire, de ces marches nocturnes vers la mort.

*Nous sommes perdus au milieu d'une, montagne le vaguemestre ne vient pas nous voir, nous expédions nos lettres comme nous pouvons, par les passants, par les corvées d'ordinaire et souvent nous nous demandons si nos lettres vous parviendront. Ce qui m'ennuie le plus dans cette affaire-là c'est que Ninou privée de nouvelles va se faire plein de soucis à mon sujet.*<sup>43</sup>

Pendant plus d'une semaine Augustin écrit de courtes lettres laconiques. Il donne seulement des nouvelles de sa santé, il va bien. Les lettres d'Honorine n'arrivent pas.

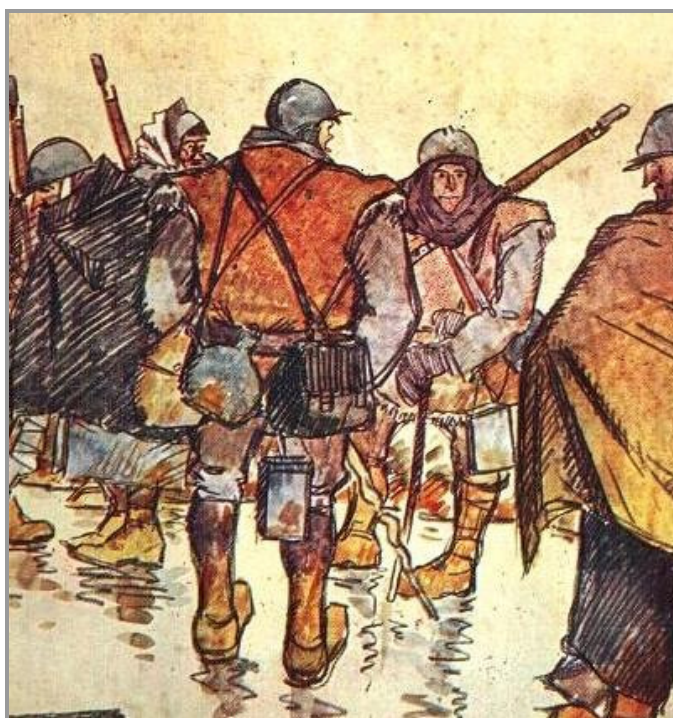
A l'école de Montgros, les lettres d'Augustin n'arrivent pas non plus. Malgré le peu de renseignements glanés, dans les familles des *amis de guerre* d'Augustin, Honorine essaie de garder confiance. C'est important puisqu'elle doit faire bonne figure devant Léo et Raymond et aussi pour faire la classe.

Les nouvelles du Régiment de Mende sont si mauvaises que des rumeurs alarmantes courent à Montgros. Le soir du 2 février une femme chuchote à Marinette TOIRON : « *Oh, yo 4 ou 5 jours qué iou sabé que Mr Astruc es mort* ». On ne dit pas ces choses directement à Honorine mais elle comprend que *quelque mauvais bruit* circule. Ah ! *Combien ils sont terribles les jours du commencement de la semaine !* Elle suit attentivement les communiqués sur les attaques qui se produisent à la fameuse côte et, comme elle imagine qu'ils sont au-dessous de la vérité, elle est terriblement angoissée.<sup>45</sup>

Arrive une courte lettre où il est dit : *J'ai beaucoup de choses à t'apprendre. Sache pour l'instant qu'à la date du 26 au soir en dépit des communiqués je suis en parfaite santé.*<sup>46</sup> Honorine qui connaît bien son Augustin se trouve alors en partie rassurée.

Enfin le lundi vers 20 heures, Chardaire<sup>47</sup> arrive et avant même de lui avoir ouvert la porte elle l'entend crier : « *Yo uno tapado de lettres !* ». Quelle joie ! Paralysée elle ouvre difficilement les enveloppes. Elle passe rapidement à la dernière celle du 1<sup>er</sup> toute rempli de détails. Enfin heureuse elle offre un vin chaud au messager, à la demoiselle et aux enfants. Elle n'en boit pas car avec la joie qu'elle vient de ressentir elle risquerait d'être « *cuitée* ». <sup>48</sup> Lorsqu'elle se retrouve seule elle relit plus posément les lettres tant espérées.

Le froid, gardes des voies et communications - 1916 - Pierre FALKE<sup>44</sup>



<sup>43</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 23/01.

<sup>44</sup> <http://dessins1418.free.fr/dsfroid.htm> .

<sup>45</sup> Lettre d'Honorine à Augustin, le 09/02.

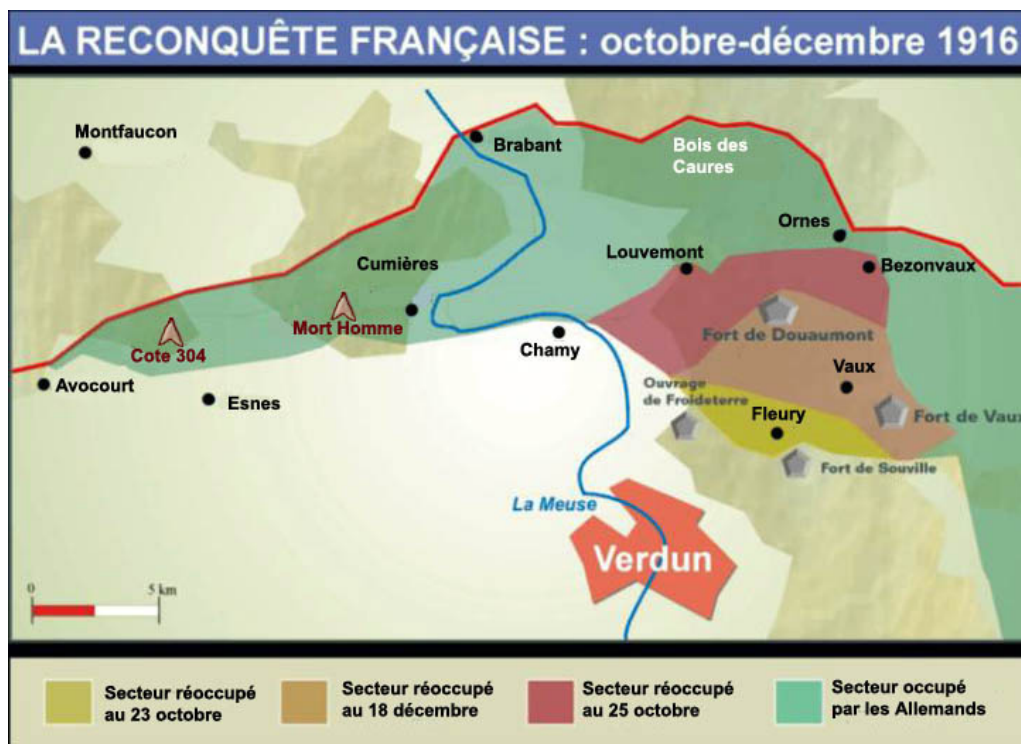
<sup>46</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 25/01.

<sup>47</sup> Peut-être le facteur, ou le postier.

<sup>48</sup> Op. cit. lettre du 09/02.

*Maintenant voici le résumé de ces derniers jours, écrit Augustin. Nous sommes partis de F(oucaucourt)t pour... nous l'ignorions. Nous avons fait le trajet en autobus, il faisait bien froid. A notre descente de voiture nous avons été dans un camp ou nous étions entre les deux, ni bien ni mal. Nous avons assisté au retour des poilus des tranchées et ils n'étaient guère intéressants. Pas mal d'entre eux avaient les pieds gelés. (...) Nous sommes restés là deux jours. Le 20 ou le 21, je ne me rappelle plus bien, nous sommes partis en ligne. La route glissait, il faisait froid, nous avons été à travers des champs, dans la neige prendre position à la côte 3...<sup>49</sup>*

Le secteur de Verdun fin 1916.



*Au début cela allait encore, je n'étais pas trop loin du capitaine, nous étions dans un bon abri, il ne faisait pas froid mais les temps changent. La seule difficulté, était pour nous ravitailler nous allions prendre l'ordinaire au village d'E(snes). non loin à 3 km environ. Jusqu'au 24 au soir cela alla encore. Le 24 nous fûmes bombardés de belle façon on croyait à une attaque. Elle ne se produit pas.*

*Le lendemain le bombardement recommença de plus belle, tout fût bouleversé de fond en comble, pire qu'à Verdun. Vers 4 heures nous apprenions qu'une de nos C(ompagn)ies était prisonnière. Le C(ommandan)t après avoir fait prendre des mesures de résistances, nous envoya auprès des Cies pour voir ce qui se passait. Ce fût une corvée terrible, nous ne pensions pas pouvoir arriver. J'arrivais chez le Cap(itaine) Lapisse qui fût surpris de me voir. Il voulait venir avec moi chez le Ct. Impossible nous dûmes faire demi-tour. 5 fois j'essayais de partir. Finalement il me dit : « Il faut tout de même que vous alliez voir ce qui se passe ». Il me donna 2 hommes.*

*Nous partîmes à travers les trous d'obus, tantôt roulant, tantôt courant. Nous arrivâmes au but essoufflés comme des lézards. Nous apprîmes alors que notre bataillon était prisonnier, 3 Cies sont passées en Allemagne, une Cie de mitrailleur et trois sections sur 4 de ma Cie. D'un peu plus nous étions cueillis aussi. Ils sont venus à 70 m environ de notre poste. Des renforts pendant ce temps étaient demandés. Ces renforts essayèrent d'attaquer le lendemain, ils ne réussirent pas, il fallût attendre le 27 au matin, les boches attaquèrent*

<sup>49</sup> Cote 304.

*encore, ils furent repoussés, à 2 heures de l'après-midi nous attaquions pour reprendre le terrain perdu. Ce fut en vain.*

*Nous étions vannés, fatigués, gelés, démoralisés. Nous attendions avec impatience la relève qui ne se faisait pas. Le 29 je fus chez les mitrailleurs au poste du capitaine, à ce moment là un autre régiment nous avait remplacés mais nous restions quand même sur place, le 30 nous fûmes relevés. La relève fût dure nous fûmes poursuivis par les feux de l'artillerie, nous couchâmes dans un abri en pleine montagne. Le soir nous partions pour Ville... s... C... où nous sommes depuis 2 jours. Ici nous sommes assez bien, du moins à l'abri.*

*Nous attendons qu'on remonte le bataillon, il ne reste que 70 hommes environ. Les généraux ont enquêté. Il n'y a plus que deux capitaines, presque plus de sous-officiers en dehors des sergents-majors.*

*C'est une belle rafle qu'ont faite les boches.<sup>50</sup>*

Augustin vient d'échapper, une fois de plus, à un sort tragique. Il n'en sera pas toujours ainsi puisqu'il sera gazé sérieusement le 20 août 1917 au Mort Homme.

La [correspondance d'Augustin](#) est encore pleine de bien d'autres récits et drames. Nous laissons à ses descendants le plaisir de relater, en détail, la Guerre du poilu ASTRUC. Il est Cité à l'Ordre du Régiment le 3 mai 1915 et reçoit la Croix de Guerre le 2 août 1915.

---

<sup>50</sup> Lettre d'Augustin à Honorine, le 01/02/1917.